

**MC
2 :**

Théâtre

**18
19**

Le Misanthrope

De Molière

Mise en scène **Alain Françon**

03 – 12 avril

De Molière
Mise en scène
Alain Françon
Assistant à la mise en scène,
Dramaturge
David Tuillon

Avec
David Casada *Clitandre*,
Pierre-Antoine Dubey
Acaste,
Daniel Dupont *Dubois*,
Pierre-François Garel
Philinte,
Gilles Privat *Alceste*,
Lola Riccaboni
Elliante,
Régis Royer *Oronte*,
David Tuillon *Basque*,
Dominique Valadié
Arsinoé,
Marie Vialle *Célimène*

Décor
Jacques Gabel
Lumière
Joël Hourbeigt
Costumes
Marie La Rocca
Musique
Marie-Jeanne Séréro
Son
Léonard Françon
Coiffure maquillage
Cécile Kretschmar
Régisseur général
Joseph Rolandez
Habillage-coiffure
Charlotte Le Gal
Régisseur lumière
Thomas Marchalot
Régisseur son
Arthur De Bary
Machiniste
Marine Helmlinger
Production
Anne Cotterlaz

Production
Théâtre des nuages de neige

Coproductions
Théâtre de Carouge-Atelier de
Genève, Théâtre national de
Strasbourg, MC2: Grenoble,
Théâtre de la Ville Paris, Théâtre du
Nord-CDN de Lille Tourcoing
Hauts de France

Les Ateliers du Théâtre national de
Strasbourg ont réalisé une partie des
costumes.

Photographie du lointain **Michel
Corbou**, reproduction jardin *Nymphe
avec Satyres* de **Nicolas Poussin** vers
1627 (National Gallery)

Le Théâtre des nuages de neige est
soutenu par la Direction générale de
la Création Artistique du Ministère de
la Culture et de la Communication.

Le Misanthrope a été créé le 9 janvier
2019 au Théâtre de Carouge Atelier de
Genève.

« *Alain Françon décortique avec un humour dévastateur cette haute société rigide, dont Molière montre les ressorts secrets dissimulés sous les échanges feutrés. (...) Au-delà de l'histoire dramatique d'un misanthrope amoureux, cette comédie féroce fait écho à la perversité des conventions sociales qui perdurent...* »

Léna Martinelli, *Les Trois Coups*, 27 février 2019

mer 03 avril 19h30
jeu 04 avril 19h30
ven 05 avril 20h30
sam 06 avril 19h30

mar 09 avril 20h30
mer 10 avril 19h30
jeu 11 avril 19h30
ven 12 avril 20h30

Salle Georges Lavaudant
durée 2h (sans entracte)

Comédie en cinq actes, Le Misanthrope fut présenté pour la première fois en 1666. Alain Françon revisite ce grand classique dans lequel Molière critique les mœurs de la Cour et l'hypocrisie qui règne dans cette société du paraître où les comportements frisent la parodie.

L'histoire : Alceste, le misanthrope, aime Célimène qui aime la cour...

Alceste, le plus loyal et le plus droit des hommes, ne voit partout qu'imposture, intérêt, trahison, fourberie... Il aime Célimène, coquette et médisante, et est l'ami de Philinte, qui lui, ne veut être l'ennemi de personne. À l'époque de Molière, la « société de cour » était devenue la principale formation élitaires du pays.

Dans *Le Misanthrope*, Molière décrit les appétits cyniques de cette société où

l'amélioration du rang de l'un entraîne de fait, la dégradation de quelqu'un d'autre et où le jeu marqué des ambitions fait craquer le vernis de la politesse. L'engluement dans lequel s'ébat cette société enlaidit tous les rapports humains : amour, amitié, relations sociales... Et c'est au public qu'Alain Françon adresse finalement cette question : et vous, êtes-vous misanthrope ?

Le propos

*Je me vois dans l'estime autant qu'on y
puisse être,*

*Fort aimé du beau sexe, et bien auprès
du maître.*

Acaste, Acte III, scène 1

On ne saurait trouver vers plus denses ni rime plus riche : la plus ou moins grande inquiétude de l'homme de cour quant à son être dépend en effet autant de sa situation érotique que politique. Pour ce nouveau *monde* en gestation dans l'entourage immédiat de l'absolutisme naissant, l'accès privilégié à la personne au sommet de la hiérarchie, « en elle-même le principe et la fin de toutes choses », est une question de vie ou de mort sociales et le mérite qu'apportent, aux hommes comme aux femmes, les conquêtes amoureuses est, pour cela, déterminant. Et ainsi, tandis que le jeune monarque transforme un ancien pavillon de chasse en foyer exclusif de tous ses pouvoirs dans un décor de fêtes enchantées, la main invisible du marché des courtisanes a déposé ces « grands », grands seigneurs et grands serviteurs de l'État, sur les petits tabourets des antichambres et les maintient là, bien assis, dans les effluves d'une euphorie commandée par un ordre en marche *manu militari* qui de la moindre vétille sait faire une merveille. Au moins le « Maître » leur a-t-il laissé la parole, mais malgré leur ton radouci, ils parlent aujourd'hui comme ils maniaient hier l'épée.

Tel est le *milieu* du *Misanthrope*, son sujet et son objet. La pièce reflète la lumière de la cour du Roi-Soleil diffractée dans le spectre de son annexe sociale : la « ruelle » (qu'on n'appellera « salon » qu'au XVIII^e siècle), tellement parallèle aux grandes allées du pouvoir qu'elle y mène. Avant de s'introduire « dans tous les entretiens » pour y « parler hautement », les grands, brailleurs ou non, qui s'efforcent encore de se croire tels, font ici la conversation : ces parleurs étranges admirent et rient, disent et médisent avec un art si noué de brigues agitées, portraitisent et poétisent sans avoir encore honte, alimentant ainsi le flot incessant d'une commune voix qui n'est qu'un domaine de substitution pour le pouvoir qu'ils n'ont plus. Cette *basse-cour*, qui résonne des cris tendres de la caste poussés par ces jeunes voix alexandrines, ultime salle d'attente avant la porte du souverain, est en réalité une bourse où ces âmes bien satisfaites sont cotées en temps réel. Par une liaison ou une rupture, sur un bon mot, sur un mauvais vers, peuvent se produire, entre le grand levé et le petit couché du soleil, les faillites et les fortunes les plus spectaculaires. Entre grimaces, roulements d'yeux et embrassements furieux, chacun et chacune, tenu à la bienveillance de ses semblables, se doit de régler ses ambitions sur les normes de comportement et de représentation imposées par un éthos de classe univoque qui veut, selon un acteur déchu de cette

société de cour, qu'« on ne juge jamais les choses par ce qu'elles sont mais par les personnes qui les regardent ».

Qui, parmi ceux du plus haut étage, pourrait, alors, se permettre de refuser, au premier son du cor, de prendre rang dans la compétition à l'intérieur de la meute de tous ces bons amis de cour, lâchés en vrais loups dans ce bois, ce coupe-gorge qui constitue l'horizon obscur, sauvage et âpre de l'antichambre claire de la « qualité » de splendeur revêtue ?

Dans cet hiver des rapports humains, « les dits et les médits » de Célimène, « ses écrits et ses mésécrits », sont moins trahison et perfidie de « grande coquette » qu'une légèreté vitale qui permet à la jeune veuve (c'est-à-dire la femme la plus libre que l'époque puisse penser) de se maintenir dans le mouvement chaotique de ce brillant commerce et de participer à la fête permanente qui succédera au théâtre, où, après le dernier acte, au milieu des éclairs des feux d'artifice, se montrera le monarque. Son secret n'est rien, mais elle entretient par là, grâce au langage dont elle seule sait jouer absolument, son utopie de jouir à jamais de la liberté de l'indétermination quand tous autour d'elle espèrent s'assurer de la première place devant sa porte.

Contre la stricte économie d'échange

de cette parole toujours en l'air, Alceste affirme, lui, la liberté de l'homme d'honneur : être « sincère et franc » et n'entendre « aucun mot qui ne parte du cœur ». S'il veut parler *net*, c'est que la parole n'est pas pour lui un flux indifférencié d'éléments de langage qu'on oriente à loisir pour jouer les hommes ; c'est un engagement tout entier de soi, pour soutenir son idée du monde et du genre humain, une lutte pour la valeur de chaque mot quand ceux-ci ne sont partout qu'objets de trafic et de spéculation – à commencer par le mot « aimer », évalué et dévalué par qui choisit, un moment, de l'entendre. Dans la ruelle de Célimène, Alceste trouve bien le dernier lieu et la dernière femme, pour « s'aviser d'aimer ». Il n'a pas le sens de l'État et son amour, sa passion, mérite bien le nom de perturbation.

S'il a raison de refuser « l'art de feindre », de vouloir qu'on fasse des vers où « la passion parle toute pure » et qu'on l'aime pour son cœur et non pour la manucure de son auriculaire, raison de s'emporter contre les fourberies et les cabales des « traîtres » en particulier la « partie » qui le poursuit en justice, contre la « complaisance », vaste ou molle, qui l'environne, il se trompe dès qu'il exige qu'on l'en « distingue » pour son mérite éclatant ou pour son amour grondeur et *donne la comédie*. Rien ne saurait plus le tromper

que lui-même et l'esprit contrariant qu'il a reçu des dieux entrave inmanquablement son désir. Alceste a raison, sans doute, d'être misanthrope par sens moral, mais tort, évidemment, de l'être par excès de bile noire. Le théâtre lui-même l'en met en garde comme une volée de bois vert ou en s'accrochant à ses basques, et ne manque jamais d'interrompre d'autorité la scène quand ses transports la rendent incontrôlable.

La liberté d'être « homme d'honneur » ne peut s'exercer qu'en ascète dans le dépeuplement d'un désert ; ce ne sera pas lui, le résistant de l'intérieur à la *bonne* société. Nous aimerions le croire, nous qui sommes les héritiers des Lumières qui ont décrété que le monde peut être changé et qui, à la suite d'un moraliste genevois à la pleine droiture, ont rayé de leurs papiers Philinte et sa sagesse sobre comme un de ces « fripons... si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne ». Mais la vertu appartiendrait justement plutôt à l'« honnête homme » et à sa quête du *juste* milieu, perçu par les différents

courants qui l'ont pensé, aristotélicien, stoïcien, néoplatonicien ou sceptique, non comme le lieu de toutes les démissions et compromissions, de tous les petits arrangements entre intérêts bien compris, mais comme la recherche constante d'une mesure souple et liante, d'un équilibre sur un fil intelligent, un réel engagement dans l'utopie d'« une perfection dans une sérénité conquise » – et, pourquoi pas, une authentique subversion ?

Le Misanthrope, une comédie ? Tellement singulière dans la production théâtrale de Molière qu'elle y est presque étrangère. Pas de bourgeois prosateur inconscient, de marâtre intéressée ni de pater familias sous la table, pas de servante pour raisonner, pas de médecin pour délirer, pas de coups de bâton, de cassette ni de galère, de petit chat ni de poumon – pas de ridicule ? Du langage, en tout cas, beaucoup – rien de plus, peut-être, ce qui ne fait pas peu. Une œuvre de société, un moment de rupture, une pensée sans dogme, une exploration intellectuelle qui prend le théâtre comme vecteur pour déployer opinions et comportements contradictoires.

Alain Françon et David Tuillon

Alain Françon, éléments biographiques

Metteur en scène français ayant créé plus de cent spectacles, Alain Françon cofonde le Théâtre Eclaté en 1971, puis dirige le Centre dramatique national de Lyon-Théâtre du Huitième de 1989 à 1992, le Centre dramatique national de Savoie qu'il crée de 1992 à 1996.

Il est nommé le 12 novembre 1996 à la direction du Théâtre national de la Colline qu'il quitte en janvier 2010. Il y réaffirme son attachement à présenter des œuvres du théâtre moderne et contemporain : Anton Tchekhov, Henrik Ibsen, Odon von Horvath, Bertold Brecht, Georg Kaiser, Hans Henny Jahnn, August Strinberg aux côtés d'Heiner Müller, Edward Bond, Michel Vinaver, Eugène Durif, François Bon, Olivier Cadiot, Valère Novarina, Didier-Georges Gabily, Hubert Colas, Gildas Milin, Toni Negri, Jean-Luc Lagarce parmi bien d'autres.

Depuis 1996, il a créé au Théâtre national de la Colline 6 pièces d'Edward Bond, 4 pièces d'Anton Tchekhov, des pièces de Georges Feydeau, de Michel Vinaver, de Henrik Ibsen, de Michel Deutsch, de Rainald Goetz, de Daniel Danis, d'Eugène Durif, Marius von Mayenburg.

En janvier 2010, après avoir quitté le Théâtre national de la Colline il crée le Théâtre des nuages de neige. Depuis il a créé *Du mariage au divorce* de Feydeau, *Oncle Vania* de Tchekhov, *Solness le Constructeur* d'Ibsen, *Les Gens* d'Edward Bond, *Toujours la Tempête* de Peter Handke, *Le Temps et la chambre* de Botho Strauss, *Un mois à la campagne* de Tourgueniev dans une adaptation de Michel Vinaver, *Qui a peur de Virginia Woolf* d'Albee. A la Comédie Française, il crée *Les Trois Sœurs* de Tchekhov, *La Trilogie de la Villégiature et la Locandiera* de Goldoni, *La Mer* d'Edward Bond.

Alain Françon a obtenu plusieurs prix parmi lesquels le Molière de la mise en scène pour *Les Pièces de guerre* d'Edward Bond en 1994, pour *La Cerisaie* de Anton Tchekhov en 1995, pour *Qui a peur de Virginia Woolf* d'Albee en 2016 ; grands prix du Syndicat de la critique pour *Dans la compagnie des hommes* d'Edward Bond (première version 1992/93, pour la seconde version 1994/95) ; prix de la SACD de la mise en scène en 2012 et celui du plaisir du théâtre de la SACD 2018.

Prochainement

Jennifer Larmore & l'ensemble Opus five

Elle a triomphé sur les plus grandes scènes du monde, du Metropolitan de New York à l'Opéra de Paris. La mezzo-soprano américaine Jennifer Larmore fait escale à la MC2 pour un récital placé sous le signe de la légèreté et de l'éclectisme. Pour débiter, un petit détour humoristique vers Rossini, qui partagea sa vie entre la musique et la cuisine. Quelques airs d'opérette sont également au menu, avec des extraits de *La Périchole* d'Offenbach. Et pour le dessert, un hommage appuyé à la comédie musicale américaine. Elle interprétera les plus grands succès de Bernstein, mais aussi de Loewe ou de Herbert. Fort à parier, que ça va swinguer à la MC2 !

Musique
10 avril

Leonard Bernstein *West Side Story* (extraits)
Gioachino Rossini *La Regata Veneziana*
Frederick Loewe et Alan Jay Lerner *I could have danced all night* Jacques Offenbach *La Périchole* (extraits) Victor Herbert *Art is Calling For Me*

Pour les curieux

→ Projection du film
West Side Story
dimanche 07 avril à 17h
Cinémathèque de Grenoble

Contact / Inscription
04 76 00 79 00/billetterie@mc2grenoble.fr

MC2: Grenoble
4 rue Paul Claudel
CS 92448
38034 Grenoble cedex 2

Accueil billetterie
04.76.00.79.00
mc2grenoble.fr



Et tout ce qui est faisable sera fait

Mise en scène Émilie Le Roux
Direction musicale Roberto Negro

Voici un projet participatif réunissant une trentaine d'artistes et une soixantaine d'amateurs, ouvrant un dialogue sur les territoires et leurs habitants, pour multiplier les regards sur l'Humanité. Une jolie forme opératique portée par la fougue du pianiste compositeur Roberto Negro.

Théâtre / Musique
04 mai

Le 20 novembre

Texte Lars Norén
Traduction Kathrin Ahlgren
Mise en scène Élodie Chanut

Le 20 novembre 2006, dans la ville d'Emsdetten en Allemagne, Sebastian Bosse, 18 ans, pénètre armé dans son ancien lycée pour y faire feu sur ses anciens camarades et professeurs. Chronique d'un suicide programmé, ce monologue a été écrit par le poète et dramaturge Lars Norén à partir du journal intime de l'adolescent. Nous plongeant au cœur de la psychologie de cet adolescent, Élodie Chanut place le spectateur dans la chambre du jeune homme, témoin invisible de cet isolement où s'entrechoquent les émotions : détresse, désir de vengeance, colère et lucidité... Un spectacle coup de poing.

Théâtre
09 - 11 mai

THÉÂTRE



Que viennent les barbares

Texte et dramaturgie
Sébastien Lepotvin et
Myriam Marzouki
Mise en scène Myriam
Marzouki

09 - 11 avril

Bar "La Cantine"

Pour vous restaurer avec des soupes et tartes maison, salades et en-cas salés, desserts, boire un verre chaud ou frais, avec ou sans alcool, seul-e ou à plusieurs, grandes tablées ou guéridons, rencontrer les artistes...

Le bar "La Cantine" et son équipe vous accueillent dès 18h* ou après les spectacles: prenez la passerelle vitrée, descendez l'escalier, vous y êtes!

* Le dimanche, une heure avant le spectacle